

Ce soir à Paris, samedi à Nancy

Jazz en Boutella

Entre Alger la Blanche et la Berklee School de Boston son cœur balance. Comme ce jazz-corne de gazelle que Safy Boutella est en train d'inventer.



SAFY BOUTELLA est « seul à pratiquer ce genre musical en Algérie ».

Safy Boutella est algérien et mordu de jazz. Un statut complexe dans un pays qui se réfugie (peureusement?) derrière patrimoine et variété, ignorant superbement ce qui ne se range pas sous l'étendard de « l'algérianité ». C'est donc par un détour que Safy Boutella commence ses classes, en allant s'inscrire à la Berklee School of Music de Boston pour parfaire ses talents d'im-

provisateur. Risquant par la même occasion de s'enfermer après quelques années d'étude dans le jazz-rock qui bégaie : quoi de plus séduisant pour un pianiste paresseux que de répéter les figures imposées d'Hancock ou de Corea?... Pour rompre le charme, Safy Boutella retourne à la case départ. Algérie contre jazz-rock, à lui de trouver la porte de sortie.

Cet aller et retour fixe la marque de sa musique. Et Safy Boutella, beauté sombre à la Pierre Clementi, s'y frotte en solitaire. « Je suis seul à pratiquer ce genre musical en Algérie, déclare-t-il. Je n'ai de défi à lancer qu'à moi-même. La vigilance et la persévérance doivent être permanentes. Et si je me rends compte parfois que ma composition décalque trop le binaire des années 70, je n'ai pas toujours les moyens d'enregistrer et de pratiquer suffisamment pour trouver ce que je veux. Je viens de me procurer par exemple un synthé digital très performant que je n'ai pas eu le temps d'explorer : les sons mènent la danse et sortent une musique trop connotée à mon goût. Le manque de travail en studio et la difficulté de garder un noyau constant de musiciens à mes côtés créent sans cesse ce genre de problèmes. »

Mais Safy Boutella n'a guère le

choix. Que gagnerait-il à venir s'installer en France? C'est d'Alger la Blanche qu'il attaque. Et son admiration pour Prince, Peter Gabriel, Brian Eno et Miles Davis n'empêche pas l'Orient de vibrer au cœur de sa musique. Le « patrimoine » est bien là, comme une évidence : « Je n'ai rien d'un explorateur qui partirait en chasse des traditions. Les rythmes arrivent simplement, tout "naturellement". L'Algérie possède des rythmes à l'infini, la richesse est telle qu'il suffit de laisser venir. Dans le Sud, à Djanet, Timimoun ou Tamanrasset, les portes du désert, on bat le rythme sur des percussions aux sonorités mates qui sentent le bois, le fer. On tape sur des bidons. Ce son rêche et le mouvement cyclique de ces rythmes m'inspirent beaucoup : c'est là que tout commence. » Si d'aventure sa musique respire la FM à l'américaine, si le côté « highway » empiète sur l'Orient, Safy aime surtout le son rude. Il cherche à dénuder plutôt qu'à aseptiser.

Pas étonnant alors que Safy Boutella voie dans le raï un mouvement salvateur pour la musique algérienne : « Dans ce que je ressens comme une maladie de la musique et de la chanson en Algérie, écrivait-il en septembre dernier dans *Algérie-Actualité*, je considère dorénavant le raï comme étant le premier cri, alors que beaucoup se sont endormis, alors que les intellectuels et les artistes, à force de se poser des questions, et pas toujours les bonnes, se retrouvent en état légitime de perdition, alors que les institutions qui gèrent la musique et la chanson se sont gangrénées au point de ne plus pouvoir produire de choses saines, au point de nous faire croire que nous sommes devenus une jeunesse sans originalité, sans punch, sans créativité... A partir de ce moment-là, le raï ne peut plus représenter seulement un genre dont on peut "dire" qu'il est pauvre ou vulgaire, mais plutôt un cri comme le cri du blues dont il faut se servir pour se renforcer. »

Philippe CONRATH

Concerts ce soir 21h30 au New Morning, rue des Petites Ecuries, M° Châteaud'Eau, et samedi 25 octobre à 17h à Nancy au théâtre de la Manufacture.